

# LE MONDE COMIQUE

AUX BUREAUX

DU JOURNAL DES VOYAGES ET DES FEUILLETONS ILLUSTRÉS, 7, RUE DU CROISSANT

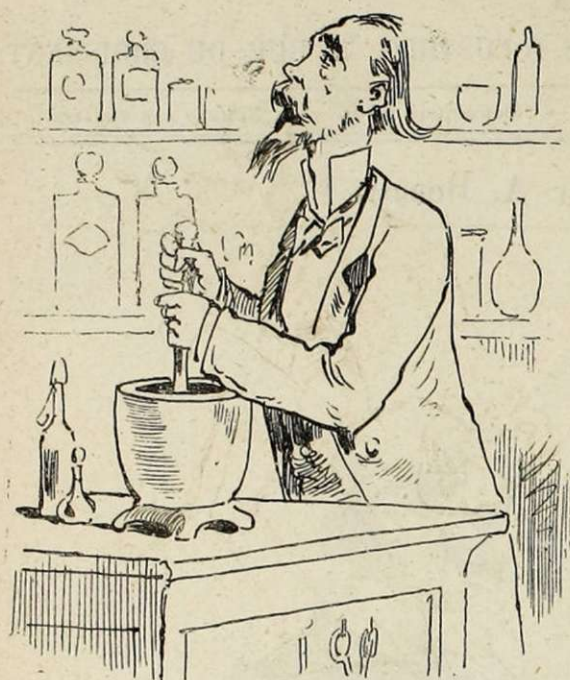
Prix des abonnements: PARIS, un an, 6 fr. — DÉPARTEMENTS, un an, 8 fr. — Union postale, 10 fr. — UN NUMÉRO PAR SEMAINE.

FÊTE DE FAMILLE, par A. ROBIDA.



— Moi, je le déclare à la société, je suis un bon père de famille, bon père, bon époux... je me suis un peu passé, mais c'est par galanterie... les camarades l'ont dit, le jour de la fête à ton épouse, tu peux pas faire moins !

## LES VINGT-HUIT JOURS D'UN DROGUISTE.



1. — Nestor Poitrasson, droguiste modeste, à Pontarlier, s'était senti tout en pilant de la graine de lin — la vocation nécessaire pour « commander aux masses. »



2. — A partir de ce moment, après avoir mis en mouvement les influences que procurent nécessairement la rhubarbe et le séné, il se plonge à corps perdu dans l'étude des théories et règlements militaires, et malgré un premier échec il eut enfin la satisfaction de recevoir « le brevet de sous-lieutenant de réserve. »

## PETITE SALADE

DEUX MESSIEURS QUI SE RENCONTRENT

Ducarnet se promène fiévreusement de long en large sur le trottoir d'une rue des Batignolles.

Il paraît très impatient, tire fréquemment sa montre de sa poche, et on l'entend murmurer :

— Encore un quart d'heure à attendre, je suis venu trop tôt... mais quelle que soit mon impatience je n'entrerai pas avant l'instant fixé pour l'entrevue par M<sup>me</sup> de Sainte-Cunégonde... l'exactitude avant tout.

Au moment où Ducarnet se retourne, il se heurte contre un passant, et pousse une exclamation :

— Beloignon, c'est encore vous ! ah ! ça, qu'est-ce que vous venez faire ici ! C'est insupportable à la fin, vous m'espionnez, Beloignon !... Parti il y

a deux jours de notre sous-préfecture pour la capitale, je montais radieux dans un wagon avec l'empressement d'un homme qui renonce momentanément aux plaisirs de la campagne et aux joies sans mélange du foyer.

A peine installé dans un coin, qui est-ce que j'aperçois en face de moi ?... vous ! vous qui vous écriez en souriant de cette façon salanique qui vous est particulière : Bonjour Ducarnet, vous allez donc à Paris ?

BELOIGNON. — Vous ne répondites rien ; et ce furent les seules paroles que nous échangeâmes.

DU CARNET. — Oui, mais une fois rendu à Paris, j'espérais bien être débarrassé de votre personne.

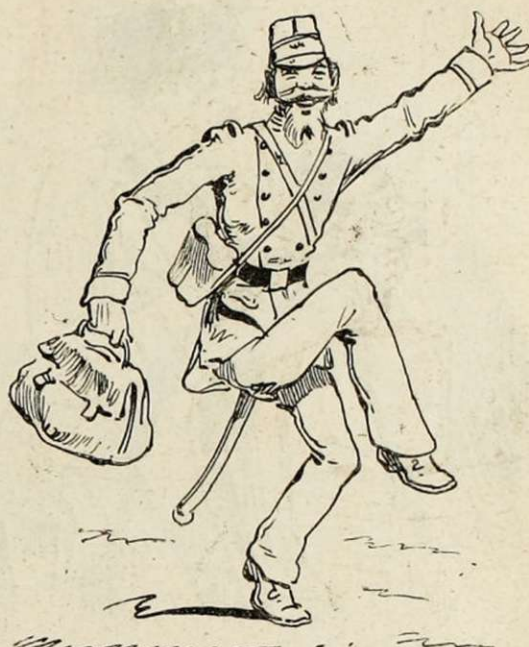
BELOIGNON. — Je vous avoue que de mon côté je caressais le même espoir.

DU CARNET. — Mais alors comment se fait-il que nous nous rencontrions à chaque instant au pied du même obélisque, gravissant l'escalier de la même tour, visitant le même dôme, ou nous

## LES VINGT-HUIT JOURS D'UN DROGUISTE.



3. — L'heure de faire ses vingt-huit jours avait sonné. M<sup>me</sup> Poitrasson laissa partir pour Montbrison « son totor adoré » sans méfiance mais non sans douleur. La mère de madame, née Ducrampon, crut devoir faire à son gendre quelques recommandations aigres-douces.



4. — Aussi la douleur éprouvée par Nestor de quitter « sa Lilie chérie » était-elle fortement mitigée par la perspective d'être, pendant près d'un mois, débarrassé de sa belle-mère, de celle qu'il appelait irrévérencieusement — oh ! entre amis — son rasoir mécanique.

enfonçant dans l'obscurité des mêmes catacombes, comment expliquez-vous cela, Beloignon !

BELOIGNON. — Je ne l'explique pas, ce serait plutôt à vous de me dire...

DUCARNET. — Eh bien oui, je vous le dirai ; vous êtes un mauvais farceur, vous avez résolu de me narguer et de me pousser à bout en me suivant comme mon ombre.

BELOIGNON. — Le mauvais farceur c'est vous Ducarnet !... ça ne peut pas durer comme ça plus longtemps, vous me gênez Paris.

DUCARNET. — Vous me l'empoisonnez.

BELOIGNON. — Eh ! bien, il y a un moyen très simple ; séparons-nous, continuez votre route.

DUCARNET. — C'est-à-dire que c'est vous qui allez la continuer, car moi je reste.

BELOIGNON. — Et moi aussi.

DUCARNET. — Vous voyez, Beloignon, que vous avez l'intention de me pousser à bout ; mais savez-vous que c'est un enfer cette existence !... Comment ! ce matin je sors de mon hôtel ; à neuf

heures je visite le Panthéon, à neuf heures sonnant vous entrez vous aussi dans ce monument ; je sors, vous sortez... je vous perds de vue, je me dis : m'en voilà débarrassé ! A dix heures je visite Notre-Dame ; qui aperçois-je à la porte?... vous !... Je vais déjeuner au restaurant de l'Alouette qui vole, vous y étiez encore.

A une heure, visite à la colonne Vendôme ; vous descendiez comme je montais.

BELOIGNON. — Oui, j'étais un peu en avance... cette fois, j'ai espéré que nous ne nous rencontrerions plus.

DUCARNET. — Oui ; une demi-heure plus tard, nous faisons ensemble le tour de l'Opéra, et nous nous trouvons nez à nez devant le groupe de Carpeaux.

BELOIGNON. — Pour le coup je perdis patience.

DUCARNET. — Cette fois, je devins furieux.

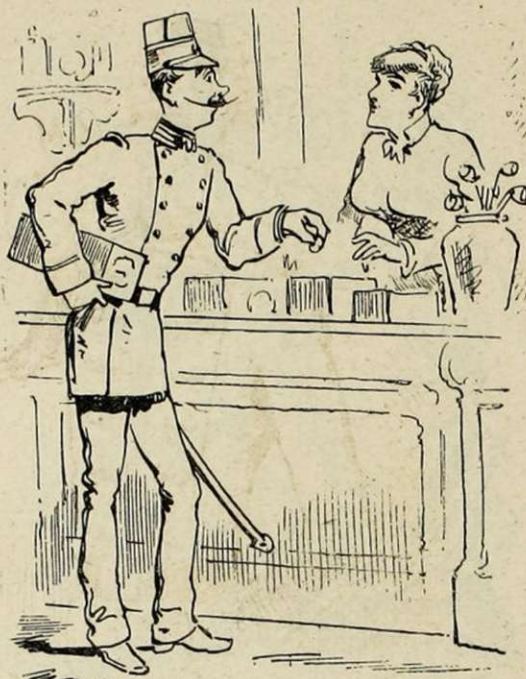
BELOIGNON. — Je renonçai à visiter toute espèce de monument.

DUCARNET. — Moi aussi.

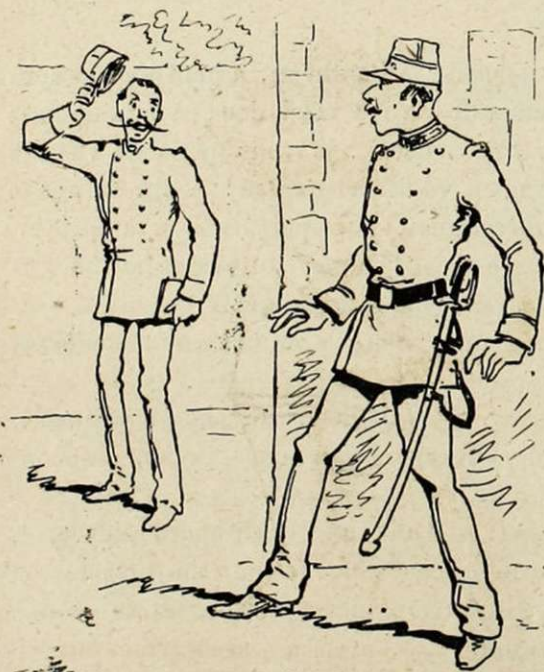
# LES VINGT-HUIT JOURS D'UN DROGUISTE.



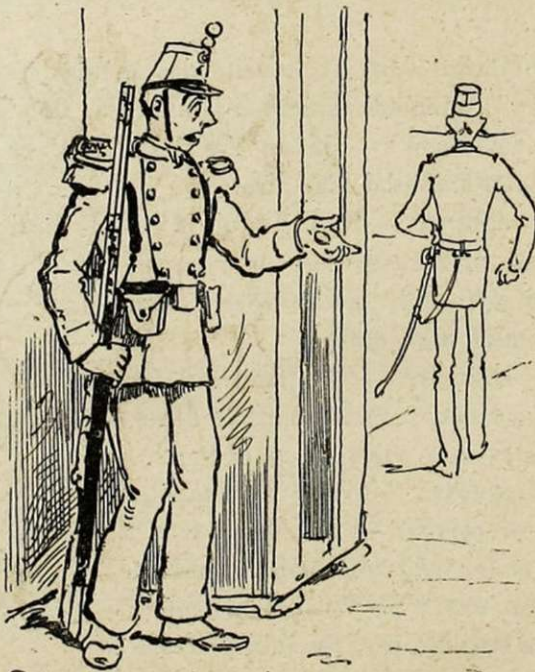
5. — « Qu'un droguiste porte la barbe, soit, mais un militaire, jamais! Un « territorial » passe encore, mais un officier de réserve impossible! » Ce furent ces réflexions qui poussèrent Nestor, à peine débarqué à Montbrison à demander chez le « Lépès » de l'endroit « la coupe de messieurs les officiers de la garnison? »



6. — Au sourire que lui décocha Camélia, la débitante de tabac de « ces messieurs » Poitrasson put juger de l'effet produit et il acheta immédiatement une boîte de Londres convaincu que la charmante buraliste le prenait pour un officier de « l'active. »



7. — Quel ne fut pas son bonheur quand, lui Nestor, habitué dans sa droguerie à l'appellation de « patron » entendit l'adjudant de semaine lui dire « mon lieutenant » sans sourciller. Ému, Poitrasson lui répondit: « merci, monsieur: » ce qui du reste stupéfia l'adjudant.



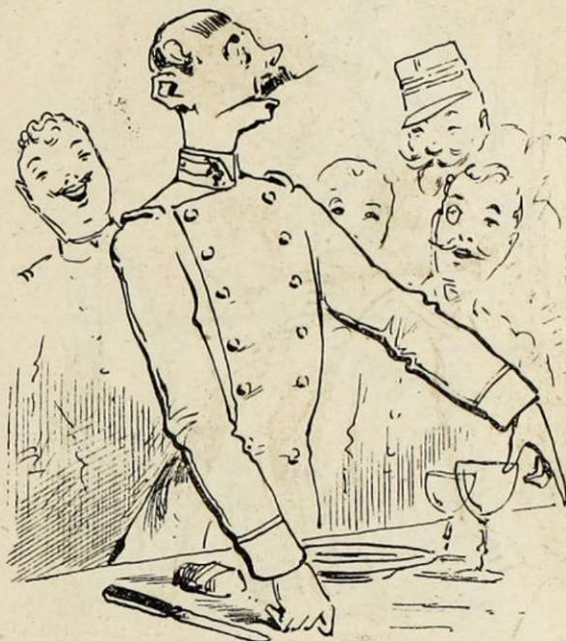
8. — Et sans hésiter Nestor mit cent sous dans la main du premier factionnaire qui lui porta les armes... de cette affaire-là Vodichon, qui montait la garde en rêvant à Marie Mange-mon-prêt et à ses ruineuses exigences, faillit en tomber à la renverse.

## LES VINGT-BUIT JOURS D'UN DROGUISTE.



YVES & BARNET

9. — Mais à la réception offerte à messieurs les officiers de réserve par ceux de l'armée active, le colonel ayant serré la main de Nestor en lui disant : « Mon cher camarade, » celui-ci commença à se prendre fortement au sérieux.



10 — Et, dès lors, il crut de son devoir de jurer plus fort... que les plus vieux briscards et à table il se fit remarquer par la hardiesse de ses vues en matière de tactique et de stratégie. Inutile de dire le succès qu'eurent auprès de ces messieurs de l'active ses idées de droguiste...



11. — Or, un beau soir, sur le cours, comme Nestor était en train de leur expliquer la possibilité d'une bombe purgative semant à 12 kilomètres le désordre et la confusion dans les rangs ennemis... V'lan ! une femme fendit le groupe et se précipita au cou de Poitrasson en l'appelant : mon gros bébé. »



12. — Scène bien touchante. C'était Tata, la grosse Tata, une des antiquités de Montbrison que Nestor, garçon, avait follement aimée au quartier latin alors — que déjà dans la maturité de ses moyens — elle faisait l'ornement de la brasserie des Irlandaises. Chaque année elle revenait se mettre au vert dans « sa famille. »

LES VINGT-HUIT JOURS D'UN DROGUISTE.



13. — Trop heureuse « d'occuper » les loisirs de sa villégiature, Tata ne lâcha pas son Nestor et celui-ci repincé commença. — Oh ! horreur ! — loin de « sa Lilie chérie » et de sa mère née Ducrampon, une existence de bâton de chaise... C'est ce qu'il appelait « se reposer des fatigues du service. »



14. — Aussi huit jours après son arrivée. Nestor ayant vainement retourné ses poches, sa femme reçut à Pontarlier le télégramme suivant : pivot de conversion égaré envoyer mille francs par télégraphe. » « Pauvre totor ! » s'écria Lilie. « Ça me semble louche, » ajouta sa mère.

BELOIGNON. — Et nous ne nous rencontrâmes plus,

DUCARNET. — Jusqu'à ce soir.

BELOIGNON. — Jusqu'à ce soir.

DUCARNET. — Mais cette fois-ci c'est plus grave... vous refusez de partir, vous ne direz pas que vous ne le faites pas exprès pour me voir.

BELOIGNON. — Eh ! je n'ai pas tant de motifs que ça pour vous être agréable... rappelez-vous ce que vous m'avez fait dernièrement ; là-bas, au pays!... pour une crasse c'est ça qui était une crasse.

DUCARNET. — Vous voulez parler de votre cuisine.

BELOIGNON. — Que vous m'avez enlevée.

DUCARNET. — Ce n'est pas moi qui l'ai enlevée, c'est elle qui est venue me demander aide et protection en s'écriant : sauvez-moi de Beloignon, il barbote dans mes sauces et dans mon honneur !

BELOIGNON. — Jolie protection !... elle n'y est pas restée longtemps chez vous, elle n'a pas tardé à jeter la casserole à tous les diables.

DUCARNET. — Elle était trop jolie pour faire une cuisinière.

BELOIGNON. — Séducteur !

DUCARNET. — Don Juan !

BELOIGNON. — Baste ! est-ce que nous nous en voudrions encore pour cela ; c'est oublié. (*Il tire sa montre.*) Bigre ! l'heure est passée.

DUCARNET. (*A part*) — J'arriverai en retard au rendez-vous, tant pis, faisons-lui comprendre... (*haut*) Mon cher compatriote, vous ne voulez pas partir...

BELOIGNON. — Impossible, je vous l'ai dit.

DUCARNET. — Eh ! bien alors, c'est moi qui vous quitte ; (*à part*) pourvu qu'il ne me suive pas !

BELOIGNON. — Cher compatriote, merci !

DUCARNET. — J'entre ici dans cette maison.

BELOIGNON. — Mais c'est aussi là que je vais.

DUCARNET. — Encore !...

BELOIGNON. — J'ai un rendez-vous de M<sup>me</sup> de Sainte-Cunégonde.

DUCARNET. — Et moi aussi !

## LES VINGT-HUIT JOURS D'UN DROGUISTE.



15. — Et nanties de la somme, les deux femmes avaient pris le train pour Montrbrison. Nestor était en train de déjeuner bien tranquillement en tête à tête avec Tata, lorsque cric, crac la serrure du cabinet grinça et dans l'entre-bâillement de la porte la tête de la belle-mère-Méduse apparut !



16. — Lilie s'étant évanouie sur le palier, Tata déguerpit à la hâte et Nestor, qui n'aimait pas les discussions, profita de la circonstance pour fuir de son côté, laissant la mère de sa femme née Ducrampon, bassiner les tempes de « la pauvre enfant. »

BELOIGNON — Je parie que vous venez pour épouser la jeune demoiselle, sans enfants, deux millions de dot et énormément d'espérances !

DUARNET. — Et vous aussi !... mais comment avez-vous su ?

BELOIGNON. — Et vous !

DUARNET. — C'est bien simple, tenez, regardez ! (*Il lui montre un petit livre qu'il tire de sa poche.*) On m'a donné ça à la porte de la gare ; (*lisant*) emploi de la journée d'un étranger à Paris ; à neuf heures visite au Panthéon.

BELOIGNON. (*en tirant un semblable de sa poche.*)

— A dix heures visite à Notre-Dame ; déjeuner à l'*Alouette qui vole* ; mais j'ai reçu le même exactement, et au bas de chaque page : le soir visiter les salons de M<sup>me</sup> de Sainte-Cunégonde ; jeunes gens et jeunes filles à marier.

DUARNET (*atterré*). — Voilà donc pourquoi nous nous rencontrons partout !

BELOIGNON (*résolument*). — Eh ! bien, montons ensemble chez M<sup>me</sup> de Sainte-Cunégonde : la dot

de deux millions appartiendra à l'heureux vainqueur ainsi que les espérances.

Ils montent tous deux très émus ; ils sonnent, on les fait entrer au salon après les avoir fait passer par la caisse.

M<sup>me</sup> de Sainte-Cunégonde les reçoit souriant :

— Vous m'avez demandé un rendez-vous pour voir ma jeune personne de deux millions, la voici.

Une portière se soulève.

Deux cris retentissent : Ducarnet et Béloignon retombent anéantis sur leur siège en bégayant :

— Horreur !... notre ancienne cuisinière.

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES  
ET DANS LES GARES

LE ROI DES SINGES

Texte et dessins par A. ROBIDA. — Jolie brochure in-8.

Prix : 2 fr.

LES VINGT-HUIT JOURS D'UN DROGUISTE.



17. — Revenons à elle, l'épouse outragée résolut de se venger de l'infidèle et tandis que sa mère se mettait à la poursuite de Nestor elle avisa dans la rue le soldat Vodichon « de la troisième du deux » et lui remit 10 francs pour acheter quinze sous de vitriol?



18. — « C'est pour astiquer vos cuivres sans doute? » demanda M. Machelard, épiciier de la Commission des Ordinaires. — « Non, répondit naïvement Vodichon, c'est pour une dame qui a probablement — à récupérer quelque chose. » — « Bien, répondit gravement M. Machelard, voilà quinze de vitriol, quatre pour le litre et avec ça?... (A Suivre.)

LE TOUR DU MONDE

EN PLUS DE 80 JOURS

Texte et dessins par A. ROBIDA. — Jolie brochure in-8.

Prix : 2 fr.

LES QUATRE REINES

Texte et dessins par A. ROBIDA. — Jolie brochure in-8.

Prix : 2 fr.

UNE VIE DE POLICHINELLE

Charmant volume illustré de gravures noires et coloriées.

Prix : 2 fr.

LE CLUB DES BILLES DE BILLARD

Charmant volume illustré de gravures noires et coloriées.

Prix : 2 fr.

L'ENLÈVEMENT DE TULIPIA

Charmant volume illustré de gravures noires et coloriées.

Prix : 2 fr.

UN PROCES

HORRIBLEMENT SCANDALEUX

Joli volume illustré de gravures noires et coloriées.

Prix : 2 fr.

LA CLEF DES CŒURS

AGENCE MATRIMONIALE MODÈLE

Joli volume illustré de gravures noires et coloriées.

Prix : 2 fr.

ACHETEZ PARTOUT LES LIVRAISONS à 10 CENT. des  
**Robinsons de la Guyane**

Doit du plus dramatique intérêt par Louis ROUSSENAUD  
le populaire auteur du Tour du Monde d'un Gamin de Paris  
AVEC DE SÉPÉNDIDES ILLUSTRATIONS DE J. FÉRAT

LES PLAISIRS PARISIENS

FOLIES-BERGÈRE. — 8 heures 1/4. Tous les soirs : Divertissements. — Saynètes. — Pantomimes. — Gymnastes. — Clowns. — Acrobates. — Excentricités. — L. Mayeur et son orchestre.

BA-TA-CLAN, Palais chinois. Concert-spectacle tous les soirs.

MUSÉE GRÉVIN. — Tous les jours, de 11 heures du matin à 11 heures du soir.

ELDORADO. Concert-spectacle tous les soirs, grand succès.

HIPPODROME. — Tous les soirs à 8 h. 1/2. Représentation supplémentaire, à 3 heures, les jeudis dimanches et fêtes.

Le Gérant : PAUL GENAY.

1654-82 — Saint-Germain. — Imp. D. BARDIN et C<sup>ie</sup>.